

Marc QUAGHEBEUR (dir.) et la collaboration de Laurent ROSSION et Amélie SCHMITZ, *Analyse et enseignement des littératures francophones. Tentatives, réticences, responsabilités. Actes du colloque de Paris 31 mai-2 juin 2006*. Bruxelles-Bern-Frankfurt am Main-New York-Oxford-Wien, Peter Lang – Archives et musée de la littérature, 2008, 15 x 22 cm, 403 p. DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE DES FRANCOPHONIES, THÉORIE, 16. Prix : 39,5 €. ISBN 978-90-5201-478-4.

À l'origine de ces actes, il y a une association : l'Association européenne pour les études francophones dont Marc Quaghebeur est président. Celle-ci a placé en première ligne, parmi les axes de réflexion et d'étude qu'elle désire mettre en œuvre, l'enseignement des littératures francophones par lequel doivent pouvoir s'affirmer les valeurs et les enseignements que les champs culturels francophones véhiculent dans un monde de plus en plus divers. D'où ce colloque tenu à Paris en 2006, co-organisé par les Archives et musée de la littérature (Bruxelles) et le Centre Wallonie-Bruxelles (Paris). L'un des enjeux de ces journées était de dépasser les clivages nationaux, de mettre en évidence les richesses singulières des littératures francophones comme leur parenté.

Pour Michèle Gendreau-Massaloux, recteur de l'A.U.F., l'une des particularités de ce colloque est de se fonder sur les chemins de l'écriture, souvent inspirés par des autobiographies, par un contact avec les lieux et des temps singuliers, mais qui font apparaître, par la fiction, des questions universelles. L'agence universitaire refuse les cloisonnements disciplinaires pour faire apparaître, dans le regard porté sur l'écriture, ce qui la lie à une sociologie du lieu où elle s'écrit, à une anthropologie culturelle, voire à une psychanalyse de l'écriture. Cette circulation des savoirs suppose qu'il soit possible d'accéder aux travaux critiques en même temps qu'aux œuvres originales. Aussi l'agence universitaire a-t-elle créé un réseau consacré aux textes critiques portant sur la littérature de langue française de l'Afrique sub-saharienne et de l'Océan indien.

La période privilégiée dans ce colloque, 1974-1989, paraît à la fois suffisamment lointaine pour permettre un premier regard historique et assez riche en bouleversements politiques pour mieux asseoir le propos. Sur le plan national et régional, cette période est une période de reconnaissance des identités culturelles et d'une restructuration des politiques culturelles. Voilà défini le champ des travaux du colloque : des identités qui se cherchent à l'intérieur d'ensembles ; des particularités qui s'enracinent dans des réalités locales ; des idées qui voyagent, portées par les pensées, par les écrits et qui sont diffusées par les langues et les technologies.

Le volume d'Actes comporte quatre parties : « La difficile emprise de l'Histoire », « Jeux et enjeux dans et par la langue », « Jusqu'où la complexité de la forme ? » et « Après l'esclavage, après la colonisation ». Nous ne résumons

merons pas les interventions qui ont eu lieu dans chacune des parties du colloque. Nous nous en tiendrons aux termes du débat qui a suivi chacune d'elles.

Dans la première partie, il s'est agi de certains ouvrages francophones qui sont jugés « irrecevables » (Communication de Beïda Chiki). C'est par exemple le cas de *Le Miroir de Cordoue* de Nabile Farès publié en 1994. Invité dans la ville espagnole de Cordoue en 1975, l'auteur-narrateur assiste à une prière dans la cathédrale qui, pour deux heures, était redevenue Mosquée. Cordoue fascine le narrateur qui y reviendra quinze ans plus tard. Ce second voyage se superpose au premier, le démultiplie, lui imprime une densité impressionnante, et fait subir au texte des torsions et des dérives qui le font basculer dans la catégorie de l'étrange (spatialité mouvementée, usage intempesitif de la typographie et des signes de ponctuation).

Le texte de Kalisky, *Dave au bord de mer*, est lui aussi un texte « résistant » (Communication de Marc Quaghebeur). Comme d'autres auteurs francophones, cet écrivain invente la forme de ce dont le champ discursif ne veut pas. Il mêle les trois dimensions : passé, présent et futur. On passe de l'un à l'autre sans médiation. Le texte sort complètement de la linéarité textuelle comme de la progression chronologique. Il reprend le sujet au texte biblique, qui relate le conflit entre le roi David et Saul. Le dramaturge va toutefois faire revivre ce conflit dans des personnages de l'aujourd'hui. Quotidien et mythique vont ainsi s'entremêler. Le texte se présente comme une incessante navette entre des personnages banals d'aujourd'hui et les figures fondatrices de l'Histoire juive.

Quant aux écritures féminines libanaises des temps de guerre (Yves Chemla), cette littérature qui témoigne de l'horreur de la guerre est aussi travaillée par des clichés, qui ne sont clichés que parce qu'il y a eu saturation de l'horreur et de sa représentation. C'est le cas, par exemple, du dernier recueil de Nadia Tueni *Archives sentimentales d'une guerre au Liban*.

Dans le débat, on a aussi cité *Loin de Médine* d'Assia Djebar qui reste encore « irrecevable » pour beaucoup, parce que cette œuvre contient des références trop allusives à une civilisation, lesquelles sont difficiles à décoder.

Dans la deuxième partie, il s'est agi de savoir jusqu'où les écrivains ont été colonisés dans leur propre langue. S'est posée la question de créer, dans les années 1970-1980 (notamment au Québec et en Belgique), une langue spécifique qui permettait une reconnaissance de l'identité. La littérature fait miroiter divers états de la langue liés à l'identité. Plus que jamais, l'écrivain est un inventeur de monde : Ahmadou Kourouma, Réjean Ducharme (dont parle Catherine Pont-Humbert) et Kalisky (relu par Ana González Salvador) par exemple. Mais se constitue aussi, dans la mesure où le français se trouve dans certains contextes en position de recul, une universalité alternative, une sensibilité spéciale pour la condition humaine dans ce qu'elle a de précaire.

Cependant, ces convergences peuvent être trompeuses. Fritz Peter Kirsch prend l'exemple de trois auteurs, Anne Hébert (Québécoise), Mongo Beti (Camerounais) et Michel Tournier (Français) qui ont écrit, au début des années 1980, trois romans dont l'intrigue s'organise autour du jeu des regards croisés entre la France et les francophonies d'outre-mer. Chacun de ces textes suit sa propre trajectoire, très différente de celle des autres. Quand Anne Hébert s'installe à Paris en tant qu'écrivaine, elle cherche à exprimer certains traumatismes québécois d'une façon intense. Mongo Beti offre à son lecteur une rêverie commune sur la coexistence harmonieuse des acteurs sociaux dans l'Afrique contemporaine tout en soulignant, en fin de compte, leur isolement irrémédiable. Quant à Tournier, c'est au moment où il semble s'ouvrir à l'interculturel qu'il finit par maintenir l'essentiel de l'aspiration traditionnelle à l'hégémonie universelle de Paris.

Dans la troisième partie (« Jusqu'où la complexité de la forme ? »), on a vu qu'il importe d'abord de considérer ces œuvres francophones en tant qu'objets textuels et de proposer une analyse de leur fonctionnement interne. L'identité culturelle d'un groupe ne se limite pas au repérage de quelques traits apparents dans les œuvres produites en son sein ; elle s'inscrit dans la structure même des textes. En d'autres termes, la superstructure socio-culturelle joue un rôle déterminant dans l'organisation même du discours et c'est ce « code culturel » qu'il importe de faire découvrir aux élèves. On montrera, par exemple, que *Soft Goulag* d'Yves Velan (relu par Pascal Antonietti) déjoue les codes établis du genre, comme il les reprend pour les saper et ainsi construire un « contre-pouvoir ». Ou bien on verra comment Ionesco (relu par Laurent Rossion) s'ancre simultanément dans deux cultures, la roumaine et la française.

Mais, simultanément (ou successivement ?), il est aussi nécessaire, pour que ces littératures ne se diluent pas, de les replacer dans leur contexte. L'analyse sociologique accompagnera donc l'analyse textuelle sans être un but en soi.

Dans la quatrième partie (« Après l'esclavage, après la colonisation »), les participants ont regretté le manque d'historicité de la critique. Ainsi, vingt ans après la publication de ses premières œuvres, Édouard Glissant continue à être enseigné de la même manière.

Comme dans les autres parties, chaque exposé s'est attaché, dans l'œuvre ou les œuvres choisies, aux questions du rapport au pouvoir et à l'Histoire ainsi qu'aux manières de les formuler. Complète ce volume d'actes une étude méthodologique de Bernadette Desorbay sur ce que des concepts issus de la psychanalyse peuvent amener à la compréhension de tels faits littéraires.